

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle

*Le pont suspendu*



**Le pont suspendu de Constantine construit par Eiffel – photographie moderne**

N°110 – Mai - Octobre 2024

## Sommaire

### Éditorial

La Rédaction..... 4

### Les chemins de mémoire

Cervantes (1547-1616) Écrivain espagnol , romancier , poète et dramaturge

*Odette Goinard*..... 5

### Les chemins de mémoire

Gustave Eiffel en Algérie

*Annie Krieger Krynicki*..... 9

### Les chemins de mémoire

Etienne Dinet ; Passions algériennes ; l'amour incandescent : L' exposition d'Étienne Dinet à l' Institut du Monde Arabe à Paris ( Mars -Juillet 2024 )

*Annie Krieger Krynicki*..... 12

### Biographie

Etienne Dinet , illustrateur d'Antar

*Annie Krieger Krynicki*..... 15

### Écrivain public

Fragments du poème d'Antar

*Alphonse de Lamartine*..... 18

### Recension

Sophosnibe , reine de Numidie : une Cléopâtre carthaginoise

*Annie Krieger Krynicki*..... 19

### Recension

Sophosnibe

Tragédie de *Pierre Corneille* (extraits)..... 22

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



### La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous nous retrouvons en cet automne précoce, avec des destinées au parcours original à découvrir. Cervantès, reconnu comme un écrivain majeur : « Présence des grands comiques : Cervantès, Molière, Rabelais : leur rire est générosité. Comme eux, Cervantès n'est pas sérieux, il est grave. » écrivait André Gide (Journal 1932). Gravité acquise durant son éprouvante captivité chez les Barbaresque dans la Régence d'Alger. Cette expérience douloureuse lui valut la mission d'inspection par le roi Philippe II, en 1582, de la forteresse d'Oran, asphyxiée car privée de ses territoires nourriciers. De cet épisode peu connu, Odette Goinard nous donne le récit, étayé par ses recherches littéraires et historiques. Autre destinée effacée : celle de Sophonisbe, reine de Numidie, Cléopâtre carthaginoise, affrontée à Scipion et chantée par Pierre Corneille.

Des lauriers - roses à foison, des palmes, des femmes en robes arc-en-ciel, le Musée du Monde Arabe à Paris a offert ses cimaises de mai à juillet 2024 à Etienne Dinet (1881 - 1929), peintre classique, mais inspiré par l'Orientalisme, au cœur des oasis de l'Algérie dont il devint un fils spirituel, sombre illustrateur d'Antar, poète et philosophe, inspirateur de Lamartine.

Vertigineuses perspectives de Tlemcen à Constantine, à partir des ponts métalliques construits par les successeurs de Gustave Eiffel dans les années 1880.

En cette année olympique, souvenons-nous de Paul Landowski aux fontaines rénovées de la Porte de Saint - Cloud, au monument aux morts de la Grande - Guerre à Alger enseveli sous le béton et l'oubli : Il a reçu pour son *Boxeur*, le prix Olympique en 1930.

Nous déplorons la disparition à Paris, le 31 août 2024, de Pierre LaFrance, ambassadeur de France, qui a retracé pour nous, ses souvenirs de jeunesse au Bardo, faubourg de Tunis. Nous lui réservons un hommage dans le prochain numéro. Ses articles, dans M.A.N., seront réunis à un ouvrage de ses œuvres, préparé par son neveu auquel nous adressons nos condoléances.

Bonne lecture

Le comité de Rédaction

## Cervantes (1547-1616) Écrivain espagnol , romancier , poète et dramaturge

Odette Goinard



**CERVANTES. Ecrivain espagnol,  
romancier, poète et dramaturge.  
1547-1616**

Nous retraçons ci-dessous la vie de Cervantès, auteur du roman mondialement connu « Don Quichotte de la Mancha ». Nous nous sommes basés en partie sur un texte d'Emmanuel Roblès, écrivain, dont nous avons fait paraître la biographie dans le numéro 108 des Cahiers d'Afrique du Nord. Ce dernier avait été sollicité par une jeune troupe théâtrale pour traduire une comédie de Cervantès *l'Espagnol courageux* (E! Gallardo Espanol). Il s'agit d'une pièce dramatique, dont l'action se situe à Oran durant le siège de cette ville en 1563 par Hassan Pacha, calife de la Régence d'Alger. Le projet de représenter cette pièce dans un spectacle en plein air n'avait pas abouti. Mais captivé par l'étude approfondie des aventures de Cervantès, Emmanuel Roblès avait écrit un texte retrouvé dans les archives de Monsieur Robert Tinthoin, historien et spécialiste de l'Oranie. Il nous a semblé particulièrement intéressant de rapporter la description de la ville d'Oran, alors enclave espagnole, telle qu'elle est apparue à Cervantès au 16<sup>e</sup> siècle. Bien différente de celle décrite par le même auteur en 1961 ( voir le n° 108 cité plus haut ).

Miguel de Cervantès est né le 29 septembre 1547 à Alcalá de Henares, non loin de Madrid. Son père, modeste médecin- barbier, fait beaucoup voyager sa famille (Valladolid, Madrid, Séville). Après de solides études, il choisit le métier des armes. Il a un goût extrême pour la lecture et s'essaye à la littérature en écrivant quelques poèmes. A l'âge de 24 ans, à la suite d'un duel qui l'a opposé à un certain Antoine Segura, il se réfugie en Italie et s'engage dans la Sainte Ligue. Ce mouvement, regroupant les pays chrétiens, avait été créé à l'initiative du Pape Pie V afin de lutter contre les Turcs qui, visant l'hégémonie en Europe, multipliaient les razzias et les actes de piraterie en Méditerranée.

Enrôlé dans l'armée espagnole de Naples, il participe à la bataille de Lépante en 1571. Contre toute attente, l'armée turque qui était réputée invincible est écrasée. Miguel a été grièvement blessé. Il ne pourra plus se servir de sa main, ce qui lui vaudra le surnom de « manchot de Lépante ».

Après une période de convalescence à Messine pour se remettre de ses blessures, il reprend du service dès 1572 et prend part à d'autres campagnes en Méditerranée orientale (Naples, Tunis, Palerme). Il visite l'Italie.

Le 26 septembre 1575, il prend le chemin du retour vers l'Espagne avec son frère Rodrigo. La galère El Sol sur laquelle ils sont embarqués est capturée par les pirates barbaresques au large des Saintes-Maries-de-la-Mer. Ils sont pris en

otages et acheminés au bague d'Alger où ils sont traités en esclaves. Il fait quatre tentatives d'évasion, sans succès, ce qui lui fait connaître les cachots où vingt mille hommes, chrétiens ou condamnés en droit commun, étaient entassés, subissant les pires tortures. Son frère fut libéré avant lui. Il fallut cinq ans à ses proches, aidés par les Frères Trinitaires<sup>1</sup> pour trouver les fonds nécessaires à sa libération. « La charité de ce Pères » écrira Cervantès dans sa nouvelle, L'Espagnole anglaise « s'étend à ce point de miséricorde et de générosité qu'ils donnent leur liberté pour celle d'autrui et demeurent prisonniers pour racheter les autres prisonniers ».

Cervantès retrouve l'Espagne à l'automne 1580. Il y est accueilli en vétéran couvert de gloire. Il noue une liaison avec Ana de Rojas et aura une fille, Isabel. Puis il se marie avec Catalina Salazar, de 17 ans sa cadette. Mais le couple se sépare et il mènera une vie de solitude.

Le 9 février 1581, il doit accomplir une formalité indispensable à tous ceux qui, au retour de quelque bague africain, devaient réintégrer la vie publique. Il envoie sa mère présenter son acte de rachat au Grand Conseil de la Croisade, et dès ce moment, peut se mettre en quête d'un emploi. Mais nulle part le glorieux mutilé de Lépante ne trouvait l'accueil qu'il méritait et il s'épuisait en démarches inutiles.

Finalement, il décide de se présenter au roi lui-même. Philippe II se trouvait au Portugal dont il s'occupait d'organiser la conquête. C'est à Tomar, dans le château des Chevaliers de la Croix, bourré de soldats et de courtisans, que le roi le reçut et lui confia une mission à Oran. C'était une mission secrète et de haute confiance qui laissait espérer à Cervantès quelque poste important au retour. Hélas, il n'en fut rien .

En ce jour de mai 1581, Cervantès, âgé de trente quatre ans, a soif de gloire et son imagination s'enfièvre tandis qu'il navigue de nouveau vers l'Afrique, non plus en prisonnier, mais en messager du roi. Philippe II cherchait à organiser une vaste action contre les barbaresques. Il voulait connaître la situation exacte du pays et savoir la position des Espagnols dans l'enclave où ils se trouvaient. Cervantès savait l'importance de la mission qu'il devait assurer. Il en était très fier et plus tard, en parlera avec orgueil.

Son séjour qui dura plus d'un mois lui permit de s'informer et d'observer l'aspect misérable de la ville, totalement détruite après le siège de 1563 conduit par Hassan Pacha.

Le port qui lui apparut au matin sur une côte abrupte, était entouré de forteresses. L'Oran de 1509 conquise par le cardinal Ximenes de Cisneros s'était à peine agrandie et vivait dans un perpétuel qui-vive derrière ses remparts

Pour qui venait de la mer, à tribord s'élevait le fort de la Guenon (en espagnol de la Mona, le fort Lamoune actuel). Plus haut on apercevait la Tour de la Hach ou de la Vigie, qui plus tard devait devenir le fort Saint Grégoire. En face, sur la falaise se dressait le Rozalcazar avec son épais donjon qui datait d'une Commanderie maltaise. A bâbord, le fort Sainte Thérèse, sur son éperon rocheux, dominait le cirque de Karguentah. Le soleil levant éclairait au loin les murailles de Mers-el-Kebir, les flancs pelés du Murdjajo et de l'autre côté, dans les brumes, la crête de la montagne Saint Augustin dite Montagne des Lions, (Cerro de los Leones).

Si au XV<sup>ème</sup> siècle, sous le règne des Ziénides, Oran avait pu passer pour une grande cité, avec, nous dit l'historien Alvarez Gomez, six mille maisons, des mosquées splendides, des écoles comparables à celles de Cordoue, Séville et Grenade, des vastes entreprises, des bains renommés, de beaux édifices publics, en revanche, à l'époque de Cervantès elle apparaissait comme une place forte où vivaient seulement deux ou trois milliers d'habitants, garnison comprise.

Coupée de Tlemcen dont elle était le débouché commercial , Oran n'était plus qu'un « préside » où Philippe II faisait envoyer les galériens et les condamnés du bague de Malaga. Sa possession, couplée à celle de Mers-el Kébir, était comme celle de Melilla, Ceuta, et Penon de Velez, indispensable à l'Espagne si elle voulait protéger ses côtes d'Andalousie contre les incursions des pillards africains. Oran pouvait également servir de base, comme en 1541, pour une expédition contre Alger.

Plus de quais populeux où se confondaient les Maures, les Vénitiens, les Gênois, les Marseillais, les Catalans. Plus de magasins florissants, riches d'étoffes de laines, de peaux tannées, d'ivoires, de céréales, d'arme blanches, de dépouilles

---

1 Voir la [biographie de Saint Jean de Matha](#), fondateur de l'ordre des Trinitaires, consacré au rachat des captifs.

d'autruches, de verroteries... La ville avait à présent un aspect triste et sévère et l'alerte ne s'y relâchait jamais. C'est que, depuis le début de l'occupation espagnole, elle était le plus souvent bloquée et avait subi de fréquents coups de main ou assauts d'envergure, sans compter les sièges comme celui de 1563 qui avait duré plus de deux ans. Dans ces périodes dramatiques, il arrivait que l'état-major d'Oran ne pût communiquer avec Mers-el-Kebir que par des nageurs qui traversaient la baie de nuit. Ces batailles, par leur ampleur et leur acharnement, inspiraient maints chroniqueurs arabes ou chrétiens et des écrivains de la taille de Lope de Vega, de Gongora, et de Cervantès lui-même puisque son *Espagnol courageux* est centré entièrement sur le fameux siège de 1563.

Cervantès débarqua à La Marine, sous les murailles du Fort de la Mona. La Marine formait un faubourg séparé de la ville proprement dite par une enceinte percée d'une porte dite porte de Canastel. Une autre porte dite de Tlemcen, ouvrait sur le plateau. Par les ruelles étroites, il monta vers l'Acazaba surmontée par la tour ronde de la Campana où logeait le gouverneur. Partout les petites maisons basses étaient étouffées entre les magasins militaires, les prisons, les casemates, les casernes, les couvents. Tous les passants portaient des vêtements pauvres et rapiécés. Peu d'indigènes, car, par mesure de sécurité, leur présence était mal tolérée à l'intérieur des murs où ils ne pouvaient séjourner la nuit, à l'exception des auxiliaires et des serviteurs, ceux-ci d'ailleurs toujours suspects. Les habitants des aduares (douars) qui pour certaines raisons, étaient, pour quelques heures, admis dans la ville, y pénétraient par une porte spéciale, les yeux bandés. Mal ravitaillée, la place souffrait de la faim chronique.

Il me plaît de penser, déclare Emmanuel Roblès, que Cervantès traversa la petite place qui porte aujourd'hui le nom de Place de la Perle et qui est un des coins les plus pittoresques de l'Oran actuelle.

Il entra et fut reçu par le gouverneur don Martin de Cordoba, marquis de Cortes, comte d'Alcaudete, homme de guerre des plus prestigieux. Il avait lui-même été captif à Alger pour être tombé aux mains des Maures en 1558, sous les murs de Mostaganem lors d'une tragique affaire où son propre père trouva la mort. Le dey Hassan l'avait confié à un renégat vénitien, mais à la suite d'une tentative d'évasion, il fut condamné à l'emprisonnement dans la forteresse qui couronne la ville (le Fort l'Empereur aujourd'hui) où il demeura deux ans jusqu'à son rachat pour 23.000 ducats réunis par son frère Alonso. Nommé gouverneur de Mers-el-Kebir après sa libération, il y soutint de terribles assauts en 1563.

C'est ce don Martin de Cordoba que Cervantès a mis en scène dans *L'Espagnol courageux* sous son véritable nom. Bien des détails, à la lecture de cette pièce, écrit Emmanuel Roblès, font tressaillir d'aise un cœur oranais. Cervantès fait de nombreuses allusions à Canastel et mentionne dans une scène du troisième acte, les lions ... « qui peuplent le flanc de cette montagne abrupte et isolée qui domine et regarde nos plaines sèches ». Il serait peut-être exagéré, estime Roblès, que les deux lions de bronze qui ornent l'entrée de la mairie d'Oran, et sur lesquels médite Camus dans *Le Minotaure*, ont été placés là pour célébrer la mémoire de leurs ancêtres cervantesques.

Cervantès revint en Espagne le 25 juin 1581. Il acheva sa mission auprès du roi et n'obtint aucune des charges dont il rêvait.

Dès son retour, s'inspirant de ses souvenirs, il se met à écrire. En 1585 il fait paraître un roman pastoral, *La Galatea*, puis une vingtaine au moins de comédies. Celle du *Gallardo Espanol* figurait certainement dans ce lot, encore qu'il ne le mentionne pas. On la trouve publiée un mois avant sa mort dans un recueil intitulé « *Huit comédies et huit intermèdes nouveaux, jamais représentés.* »

Son livre *Don Quichotte de la Mancha*, publié en 1605, connut un succès monumental.

Cervantès est mort à Madrid le 26 avril 1616, considéré comme la figure majeure du siècle d'or espagnol et le premier romancier des temps modernes.

**VIDA Y HECHOS**  
DEL INGENIOSO HIDALGO  
**DON QUIXOTE**  
DE LA MANCHA.

COMPUESTA POR  
**MIGUÈL DE CERVANTES**  
**SAAVEDRA.**

*Con muy bellas Estampas, gravadas sobre  
los Dibujos de Coypel, primer Pintor  
de el Rey de Françia.*

EN QUATRO TOMOS.  
**TOMO PRIMERO.**



**EN HAIA,**  
Por P. Gosse y A. Moetjens.  
**M. DCC. XLIV.**



## Gustave Eiffel en Algérie

Annie Krieger Krynicki

Les touristes qui se dressent dans les autobus parisiens en criant « Tour Eiffel, Tour Eiffel ! » à sa vue, ne se doutent pas que cette œuvre, critiquée d'ailleurs par l'intelligentsia de l'époque, a eu d'autres prolongements dans toutes les parties du monde comme la structure de la statue de la Liberté de Bartholdi. Nous ne reviendrons pas sur la vie de Gustave Bonickhausen, né à Dijon en 1832, élève de l'École Centrale. Ingénieur, il s'est très vite spécialisé dans la métallurgie et en particulier le travail du fer dans la construction, appelé à remplacer la fonte, utilisée au siècle dernier mais trop fragile et cassante.

Mais ce sont ses recherches qui ont permis ces travaux, certains vertigineux en Algérie nous le verrons, et qui n'ont pu être mis en place que grâce à son inventivité. C'est une nouvelle voie qui s'est ouverte aux constructions métalliques d'Eiffel : le fameux viaduc de Garabit sur le Lot, près de Marvejol, en 1875, avec ses arcs et ses pylônes permettant le passage de trains résistant aux vents violents de la région, le Crédit Lyonnais à Paris et ses ferrures capables de supporter un dôme de verre inondé de lumière naturelle. Puis le pont de Bordeaux, remarquable exploit technique, suspendu en surplomb d'une Garonne impétueuse ... Ingéniosité encore pour la coupole de l'Observatoire de Nice, pesant 100 tonnes et qui a été placée sur un anneau flottant, plus résistant que les classique rails circulaires pour faire tourner en toute sécurité la plus grande lunette d'observation céleste de l'époque. Tous les pays ont fait appel à lui : le Portugal avec le pont sur le Douro, le Pérou, l'Autriche - Hongrie, l'Égypte. Le gouverneur de la Cochinchine fut séduit en 1879 par son idée de pont portatif, si solide qu'il dura jusqu'en 1950. Et aussi le viaduc de la Siagne qui relia sur 260 mètres les Alpes Maritime et le Var pour le passage du chemin de fer (ouvrage stratégique qui fut détruit par les Allemands lors du débarquement de 1944).

C'est par sa société de Levallois - Perret qu'il avait pu arriver à cette technicité et par les procédés qu'il mit au point en 1884 et fit breveter : une sorte de jeu de construction mobile. Il fit créer des structures métalliques indépendantes : barres, triangles isocèles ne dépassant pas 6 mètres de long sur 1m50 de hauteur, la pièce la plus lourde (147 kg) pouvait être transporté à dos d'hommes ou de mulets. La mise en place s'avérait donc facile après ce genre de transport dans des zones escarpées et montagneuses. La société connut des déboires après l'affaire de Panama. Eiffel démissionna mais la société refit surface. Elle participa à la construction du métro à Paris : ce sera le passage sur la Seine à Bir-Hakeim et Bercy ; en 1903 le viaduc d'Austerlitz ; Le marché du Quai de la Rapée fut reporté par la société ressuscitée de Levallois - Perret.

Ces virtuosités techniques inspirèrent les autorités de l'Algérie désarmées devant les difficultés d'accès à certaines régions au relief accidenté. Elles étaient considérables si l'on se réfère à la description de Constantine que donne Alexandre Dumas dans son voyage en Algérie de 1846 : « Nous jetâmes un cri d'admiration, presque de terreur. Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne, baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île flottante de Gulliver ... La voiture était forcée de faire un immense détour au flanc de la montagne que suivait la route. Le chemin de traverse était encore plus escarpé... Le cavalier se lançait de rochers en rochers et s'arrêtaient tout au bord de l'abîme, disparaissant à nos yeux et faisant rouler jusqu'à nous une avalanche de pierres, parfois redescendait devenu avalanche lui-même mais nous, humbles fantassins pouvions nous tenir à pied ... Au-dessus de la cascade d'où l'on précipitait les femmes adultères, tourbillonnaient les vautours qui trouvaient leur proie toute broyée sur les rochers ... Aujourd'hui le génie a élevé de magnifiques travaux à Constantine. Je demande à un Arabe ce qu'il pensait de ces citernes, de ces ponts, de ces aqueducs : « La population est consciente que ce qu'elle ne pouvait pas faire, nous sommes venus pour le faire nous et que le jour où nous aurions fini notre tâche, Dieu nous renverra comme inutiles désormais à l'Algérie. » ( *Le Véloce*; Walder, Paris 1850)

L'essor du chemin de fer, l'accession à de nouvelles zones par les touristes, un souhait de modernisation, imposaient le recours à ces ouvrages spectaculaires. Le maire de Constantine passa un contrat avec la société pour des installations sur des sites périlleux d'accès comme on le voit sur les photographies. A Tlemcen, pour le célèbre pont suspendu de 1880, le transport par dos d'hommes ou de mulets s'avéra indispensable pour transporter chaque élément séparé. On peut juger d'après le relief, des difficultés d'approche et d'implantation que seul ce système, qu'on pourrait appeler « en kit » permettait de résoudre. La standardisation des éléments métalliques permettait en outre d'abaisser considérablement les coûts.

« Tlemcen, en effet, jouit d'une constitution géographique spéciale qu'on ne retrouve pas ailleurs en Algérie. Ce sont des chaînes de montagnes parallèles disposées comme des escaliers géants, orientés SW – NE et qui s'élèvent derrière Tlemcen. La chaîne de Lalla Setti (point culminant 1206 m) sur le flanc Nord de laquelle se trouve Tlemcen (nom du tombeau blanc de Lalla Setti) qui couronne la falaise rocheuse derrière Tlemcen. La chaîne de Ras Asfour (1556 m), la montagne la plus occidentale du plissement et qui domine la place d'Oujda (Maroc). La chaîne des Benis Mïyed, au pied de laquelle se développe la vallée allant de Lamoricière à Sebaoui. Enfin un dernier gradin, la chaîne des Tenouchki (1824m). De plus les terrains de ces massifs de Tlemcen sont formés de calcaires fissurés, reposant sur des grès poreux lesquels sont eux-mêmes assis sur des argiles et des marnes d'où sortent des sources intarissables. Les eaux de pluie pénètrent à travers les calcaires fissurés et les dolomies de la surface, s'infiltrant lentement dans les grès poreux où elles s'accumulent, arrêtées par les argiles et les marnes dont elles suivent la pente, formant de belles sources. Toutes ces rivières du massif de Tlemcen coulent d'abord entre les plissements montagneux qu'elles suivent jusqu'à ce qu'elles réussissent à se frayer vers le Nord, un passage entre l'éperon rocheux qui leur barre la route. Elles franchiront ces barrières naturelles à travers d'étroites gorges dans lesquelles elles forment des cascades successives jusqu'à la plaine inférieure. A l'est de Tlemcen, à 7km on a un bel exemple aux cascades de Mefrouch (Le Mefrouch, ou l'Étalé, coule du Sud de la chaîne de Lalla Setti, perce la chaîne en cascade et prend le nom de Précipice)... Ces montagnes du massif sont riches en cavernes, en grottes plus ou moins profondes et en galeries souterraines. Cette particularité commune à toutes les roches formées de calcaire fissuré, n'a rien de frappant mais mérite d'être signalé ... » (in *Tlemcen et ses environs* - Alfred Bel - 1925). On mesure la difficulté première: travailler sur ce gruyère et lancer des accrochages sur des escarpements fragiles qui plus est. D'où la nécessité d'utiliser des éléments légers mais très solides.

Devant cette description, on prévoit les obstacles du relief qu'on retrouvera à Constantine. Le site est trop célèbre, grâce aux gravures spectaculaires, pour qu'on y revienne. Rappelons cependant que c'est un nid d'aigle sur les pentes abruptes qui dominant la vallée du Rummel. « Ces massifs montagneux aux forêts impénétrables, offrant une succession de collines, de chaînes montagneuses (monts de Constantine) dominant des précipices infranchissables (1316 m au Djebel Cherabsa). Ce sont des montagnes de grès et de calcaires : chaîne Numidique ». Double défi encore : accrochage sur des roches fragiles des pièces rapportées de ce futur chemin de fer qu'il faudra suspendre. Prouesse humaine, acrobatique et technique; c'est le pont suspendu de Sidi M' Cid, ou le pont El Kantara pour rallier la gare ou le viaduc de Sidi Rached à l'orée de la ville arabe, près des gorges du Rummel ! (Le maire Morinaud à partir de 1904 fit procéder à la construction de ces trois ponts) .

Après une série de procès d'us, on l'a vu, à l'affaire de Panama (1893) dont il sortit blanchi mais brisé, devenu veuf, Gustave Eiffel se retira à Beaulieu-sur-mer avec deux de ses cinq enfants. Il s'impliquera dans le laboratoire météorologique de la ville et publiera, à partir de 1904, ses études en collaboration avec celui de Bordeaux, jusqu'à son décès à Paris le 27 décembre 1923. Ce novateur a vécu sa vieillesse dans un petit palais de style italien à l'ancienne mode et sans éléments métalliques ...

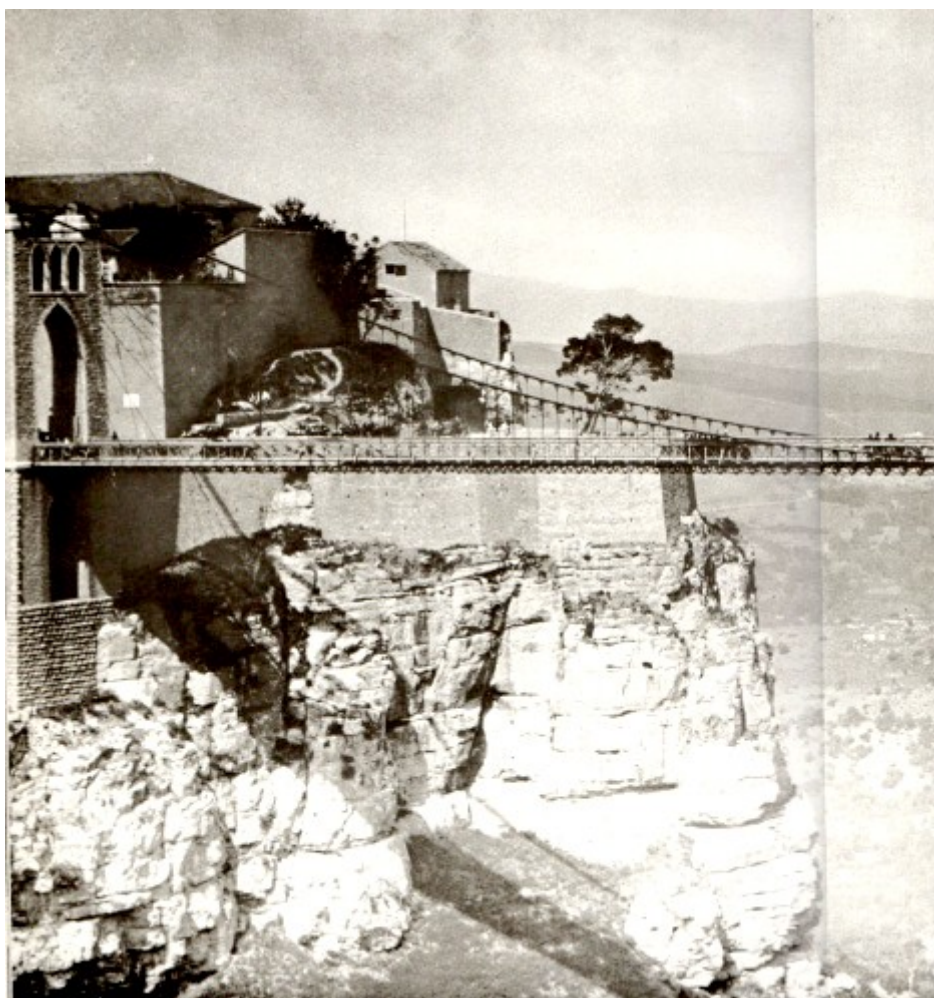
## Éléments de bibliographie

Bel Alfred : *Tlemcen et ses environs*, Guide illustré du touriste ( 2<sup>ème</sup> édition Toulouse 1925)

Carmona Michel : *Eiffel* Fayard 2002

Colloque : Académie des Sciences d'outremer( 15 rue Lapérouse Paris 75015 ) : *Gustave Eiffel et l'outremer : des ponts et des structures à grande portée pour faciliter les échanges*( Dominique Barjot, H Biauxset, Michel Carmona, Bertrand Lemoine, Jean- François Belhoste. (2 juin 2023)

L'Encyclopédie par l'image : *l'Algérie : Les colonies françaises* ( Hachette 1930 )



Détail de l'ancrage du pont

## Étienne Dinet ; Passions algériennes ; l'amour incandescent : L' exposition d'Étienne Dinet à l' Institut du Monde Arabe à Paris ( Mars -Juillet 2024 )

Annie Krieger Krynicki

Des fleurs de laurier-rose qui peignent à dissimuler une nudité ocrée, le long des rives d'argile rouge d'un oued de vieilles femmes au sourire édenté, des enfants qui jouent ; deux amoureux qui se contemplent, visage contre visage sur fond de douar dans le lointain, des chevaux et des ânes aux confins du désert ; le village de Bou Saâda au coucher du soleil. Etienne Dinet y avait planté son chevalet. Unanimement célébré en Algérie, il participa à la décoration de l'Exposition Coloniale en 1930 grâce au souvenir de son œuvre. Rien ne l'avait pourtant disposé à ce dépaysement total. Né à Paris en 1881, dans une famille de robe ( son père présidait la chambre des avoués ), il étudia à l'École des Beaux - Arts puis à l'Académie Jullian. Parmi ses maîtres, Bouguereau, peintre de nudités appliquées, chef des académistes, appelés par leurs détracteurs des « pompiers ». Il va y acquérir sa maîtrise du dessin et l'exactitude dans l'observation. Mais c'est la rupture avec cette tradition, après un voyage en 1883 en Algérie, avec un autre peintre, Lucien Simon. Il fut transporté par la beauté de la lumière, le pittoresque des physionomies, le charme vert des oasis : Biskra, Laghouat et surtout Bou Saâda où une amitié avec Slimane ben Ibdin, un natif, va l'enraciner dans l'intimité de la société locale, avec des allers - retours à Paris et son atelier ou à Alger. Il y possède une villa dans le quartier de Saint - Eugène. Il se perfectionne en langue arabe et puise dans le vivier des traditions poétiques. Une peinture montre l'inondation, l'invasion bleue dans les sables jaunes du désert, semblable à celle qui emporta à Aïn Sefra, en 1904, Isabelle Eberhardt, la nomade, la Russe transplantée ; l'anarchiste, informatrice et familière du cercle de Lyautey et de Catroux, mariée au tirailleur Slimane, convertie à l'islam et devenue Si Mahmoud, adepte des confréries. Etienne Dinet va suivre le même chemin : Il se convertit en 1913, et prend le nom de Nesreddine, le maître de la foi. Il n'est plus un étranger mais un frère, écrira des livres d'art et de mystique, tout en continuant à peindre inlassablement. Parmi ses œuvres littéraires, le commissaire de l'exposition relève qu'il s'est indigné de l'indifférence des autorités françaises à l'égard des conscrits envoyés au front pendant la Grande Guerre ( un tableau représente le départ d'un soldat en chéchia rouge ). Mais il faut rectifier: la consultation d'archives non éditées dont nous avons eu la primeur à Vincennes nous a permis de constater qu'un corps d'interprètes et de traducteurs avait été créé pour la communication entre les soldats et l'arrière, en Algérie mais aussi tout en maintenant le lien avec les familles, permettre le règlement de différends devant les tribunaux coutumiers d'Algérie.

De même, le peintre des jeunes filles en fleurs, prostituées libres des oasis, ses modèles, a critiqué les tracasseries de l'administration coloniale à leur égard. Mais la loi était la même pour toutes : jusqu'à la disparition des maisons de tolérance et la loi du 13 avril 1945 ( dite Loi Marthe Richard par allusion à son inspiratrice ) les prostituées étaient soumises à un contrôle administratif et sanitaire très strict pour les prostituées dites « en carte » afin de freiner les maladies vénériennes qui faisaient des ravages surtout chez les moins de vingt ans au 19<sup>e</sup> siècle (un cinquième de la population, un quart dans certaines parties du monde )

Dinet multiplie les tableaux de la vie quotidienne. Ses œuvres sont déposées au musée de Constantine ( Cirta ) au musée d'Orsay, au Petit Palais et toujours recherchées par les collectionneurs privés; Etienne Dinet fondera la Société des peintres orientalistes en 1891. De nombreuses expositions lui sont consacrées à Paris en 1893, 1895, 1899, 1906 et enfin l'Exposition colonial de 1930 achève de le consacrer et ses illustrations d'Antar orneront une édition du poème de Lamartine. Après un pèlerinage épuisant à La Mecque, il meurt à Paris en 1929. Ses obsèques célébrées en présence des autorités françaises constituées et de Jean Alazard, directeur du musée d' Alger, à la Grande Mosquée de Paris. Mais son corps repose dans son jardin de Bou Saâda entre les palmiers et les touffes de laurier-rose ... Parmi les visiteurs de l'exposition, certains amateurs âgés étaient émus devant ses tableaux colorés , précis des oasis, des paysages désertiques algériens, des fantasias, des scènes de chasse ou simplement de la vie qui coule comme l'oued, et comme leur propre vie là- bas.

## Bibliographie

Étienne Dinet : *Passions algériennes ; L'amour incandescent* ( Mars - Juillet 2024 ) Institut du Monde Arabe. Paris.

Cazeneuve Elisabeth - *Les artistes de l'Algérie* – Editions de l'Onde - 2010

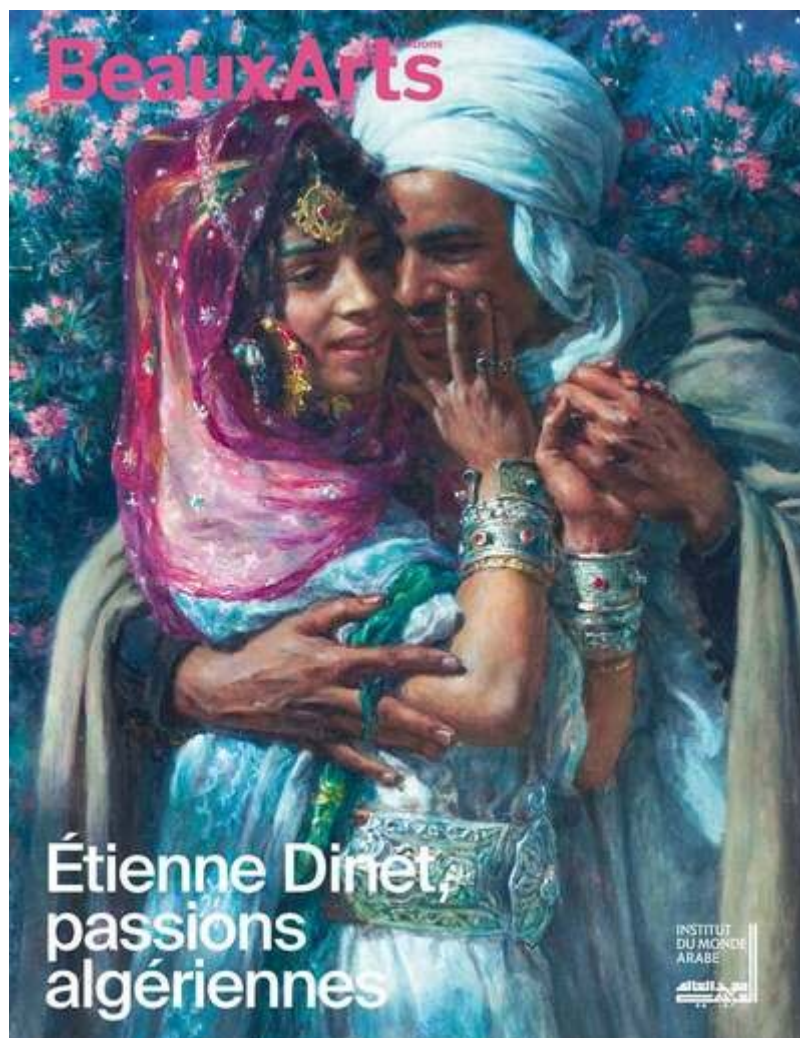
*Dictionnaire des peintre, sculpteurs, graveurs* ( 1830-1962) - Nde Association Abd el Tif

Vidal - Bué Marion - *L'Algérie des peintres (1830- 1860)* Ed Paris - Méditerranée 2000.

Blanch Leslie - *Les rives sauvages de l'amour* – Plon 1956

Eberhardt Isabelle ( 1871 – 1904) Biographie des Cahiers d'Afrique du Nord en ligne par Odette Goinard

Krieger-Krynicky Annie *Interprètes et traducteurs d'arabe pendant la Grande Guerre* (M.A.N. N ° 57 décembre 2008)



Affiche de l'exposition

Ce numéro contient 80 pages en couleurs, en héliogravure et en noir.

88<sup>e</sup> ANNÉE  
—  
N° 4551

# L'ILLUSTRATION

24  
MAI  
1930

LOUIS BASCHET, Secrétaire général.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GABRIEL SORBETS, Rédacteur en chef.

## Numéro de l'Algérie



E. Dinet La nuit du Moled – l'illustration 26 mai 1930

## Étienne Dinet , illustrateur d'Antar

Annie Krieger Krynicki

L'artiste ne pouvait qu'être attiré par Antar et son épopée qui était pour les Arabes ce que furent l'Illiade et l'Odyssée, l'Enéide, la Chanson de Roland ou la Divine Comédie dans l'imaginaire collectif occidental, soit la poésie de l'Arabe errant, « les livres saints de son imagination » comme le disait Lamartine ; dans son oasis, il dut aussi entendre « les groupes d'arabes accroupis le soir autour des feux, tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs regards de feu vers un de leurs compagnons qui leur récitait quelques passages de ces admirables poésies » .( *In Le voyage en Orient*). L'épopée aurait eu pour auteur, le poète pré - islamique Antarah Ibn Shaddad du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le héros : un guerrier, pasteur, errant, qui a écrit ses aventures dans le poème du triomphe de l'individualisme et de la valeur personnelle. Cette somme comprend 50 morceaux dont l'un aurait été déposé près de la Pierre Noire de La Mecque. Elle a été l'inspiratrice de rhapsodes, créant le mythe du héros solaire. Antar est de sang noble mais son origine ne se révélera que lorsqu'il se sera imposé par ses mérites personnels tout au long de ses tribulations. Au départ, fils d'une esclave abyssine et d'un arabe, il est considéré comme un bâtard et voué à l'esclavage et à la garde des moutons de la tribu. Mais lorsqu'elle est attaquée, il la défend avec vaillance. L'admiration dont son courage fait l'objet l'affranchit et il devient le protecteur de la tribu. Son prestige s'accroît et enfin sa cousine Abla le prend en considération. Quittant l'Arabie, il va combattre en Syrie, soumet les Francs à l'empereur de Byzance. Accomplissant maints exploits en Europe et en Afrique du nord, il sauve Rome qu'assiège Bohémont, pénètre jusqu'au cœur de l'Afrique. Il y mourra, victime de la jalousie de Wizar Djelou Djabar. Il est vu comme un soleil avec ses périodes de zénith ses aurores et ses crépuscules.

Une partie traite des avatars de Djedda, fille du chef de la tribu des Ben Aussaja. Son père faisait passer cette fille pour un garçon sous le nom de Giandar et comme un cavalier, l'exerça au combat où elle excella, développant ses qualités de courage et de vaillance. Un savant de la tribu l'initia de son côté à la lecture et à l'écriture tandis que sa jeune beauté faisait l'admiration de tous. Au point que chacun envia la future épouse de l'émir Giandar! Son cousin Kaled visitant son oncle, présenté à Giandar, s'invita à ses joutes et s'attacha à lui. Giandar s'émut et confia à sa mère son attirance après un baiser fraternel. Elle osa lui découvrir qu'elle était une fille mais qu'elle préférait la société des guerriers, les combats, les chasses à l'éléphant et aux lions. Bouleversé par cette révélation, il partit. Furieuse, Djedda se déguise en bédouin et part à la recherche de Kaled pour se venger de l'affront. Elle le retrouve chez les Bédouins à Kiffiz et s'enrôle dans leur troupe. Elle s'affronte à lui, masquée, et le provoque; après quatre assauts victorieux, elle se dévoile. Reconnaisant sa cousine, il se jette à ses pieds et avoue son amour mais elle refuse le mariage. Têtu, il demande sa main à son père qui consent, s'il lui donne 1.000 chameaux et quelques présents. Il lui avoue qu'il avait dissimulé sa fille pour la protéger. La fausse Giandar consent à condition que les animaux soient mis à mort. Kaled s'en va combattre des lions puis provoque un guerrier. Emue, Djedda l'épouse enfin et il devient la « terreur du désert », poursuivant les tribus avec Djedda, les traquant sans arrêt. Celles - ci font appel à Antar le chevalier pour les défendre. Lors d'un combat Djedda est blessée et prisonnière ainsi que Kaled. Antar a mis fin aux exactions du couple meurtrier. De cet épisode des nombreux exploits d'Antar, George Sand a tiré son roman « Gabriel » ; Elle avait eu connaissance de fragments du poème d'Antar de Lamartine avec lequel elle était en correspondance depuis sa parution dans le cadre du « voyage en Orient ». Il avoua avoir vu en lui le type de l'Arabe errant, pasteur et guerrier. Sa philosophie l'avait aussi frappé : « Je parcours les mauvais chemins pendant l'obscurité de la nuit. Je marche à travers le désert, plein de la plus vive ardeur sans autre compagnon que mon sabre, ne comptant jamais les ennemis. « Suivez- moi, vous verrez la terre jonchée de cadavres servir de pâture aux oiseaux » ou « J'ai bu d'un vin plus doux que le nectar car il m'était versé par la main de la beauté » ou encore « Les lions sont fiers car ils sont libres, tout ou tard l'homme doit subir sa destinée » et encore « L'homme quelle que soit sa position ne doit jamais supporter le mépris » ou « Il faut savoir supporter le destin quand la valeur ne donne pas la victoire ». Ce sont ces maximes qui ont retenti dans le cœur des aèdes qui les ont exprimés dans leurs chants et que Lamartine nous a transmis. Durant son grand voyage en 1832, le poète fit la connaissance à Bayruth ( sic) où il séjournait avec son épouse Marianne et sa fille Julia toujours

souffrante, de M Mazoyer. Cela se fit par l'entremise du consulat. « C'était un jeune Français d'origine, né et élevé en Syrie, très versé dans la langue savante et dans les divers dialectes des régions que nous devions parcourir. Il est installé d'aujourd'hui (sic) chez moi. Je lui rends le gouvernement de toute la partie arabe de la maison ( serviteurs, palefreniers ) ». Pas seulement : 17 septembre 1832 : « Il a traduit des notes de l'arabe... Il m'accompagne pendant mon voyage d'un an dans la Syrie, la Galilée et l'Arabie. Il est versé dans la connaissance de l'arabe, fils d'une mère arabe, neveu d'un des sheikhs les plus puissants du Liban, ayant déjà parcouru avec moi toutes les contrées, familier avec les mœurs de toutes les tribus, homme de probité, de courage et d'intelligence, dévoué de cœur à la France » Il lui a rédigé une attestation élogieuse car il pensait que « le jeune homme pouvait être de la plus grande utilité au gouvernement de nos échelles de Syrie », ajoutant que « la patrie a aussi ses fils sur ces rivages dont elle connaît à peine le nom » ( in *Avant-propos du séjour chez les Arabes errans (sic) du grand désert* ). C'est donc à Mazoyer que Lamartine a eu la traduction du poème d'Antar. D'ailleurs il reconnaîtra avec humilité : « De tous les livres à faire, le plus difficile à mon avis c'est la traduction » . ( in T I du *Voyage en Orient* )

Dans ce fleuve nourricier de l'épopée d'Antar, s'est donc abreuvée George Sand (en 1832 elle avait d'ailleurs écrit à Lamartine qu'elle s'était servie de « La chute d'un ange » pour le titre d'un de ses romans) ; Gabriel est son héros-héroïne ; il s'agit de la petite - fille du prince de Bramante. Pour lui permettre d'accéder au majorat, donc à la fortune et au titre de prince, faute d'héritier mâle, le grand - père la fait élever comme un garçon : latin et grec enseigné par un précepteur comme Djedda ! Il la fait initier au maniement des armes où elle excelle. Il s'agit d'exclure de l'héritage son cousin Astolphe, mauvais sujet, joueur et jouisseur. Mais le prince tombe très malade et avoue à Gabriel la vérité sur son sexe et lui demande de choisir : ou rester un garçon où entrer au couvent. Elle accepte ce dernier choix. Suit un long passage de déploration de la condition féminine. Puis elle refuse l'enfermement. Mais par probité, elle confie la vérité à son cousin Astolphe qui a déjà été troublé par cette personnalité « transgenre ». S'ensuivront des péripéties que nous ne dévoilerons pas mais l'issue sera navrante pour tous les deux : Astolphe s'enfermera, loin du monde et Gabrielle ou Gabriel ... Balzac louera ce roman.

Ainsi tous auront puisé dans ce fleuve, « épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon » dixit Lamartine.

Viendront encore s'y abreuver André Gide qui, dans *Amyntas* (1906), évoque Antar ben Cheddad, chevalier du désert, poète de l'Arabie pré islamique, plaçant sa poésie prémonitoire au rang des plus grands poètes arabes : « Dans un café retiré, presque pas protégé des rumeurs de la rue, le même Arabe lit Antar que j'écoutais déjà l'an passé. Sur le sol du café, des nattes. Là tout un blanc peuple attentif et couché. Parfois écartant des yeux, le livre qu'une bougie éclaire, il explique et commente les vers. Quand il lit, il scande les vers d'une main. Parfois un rire secoue la foule, pareil à celui, j'imagine, qui, sur l'Olympe, secouait la table des dieux. C'est un bon mot, quelque fait d'armes d'un Arabe. Sa voix roule comme un tambour. On n'entend plus du vers que ses sonorités héroïques, qu'ils étaient beaux, victorieux »

Une nouvelle orientale de S Sankowski a également inspiré un musicien : Rimsky Korsakov en a tiré en 1868 un poème symphonique qui fut jouée en 1869. Mais l'œuvre musicale a une fin plus sentimentale : Antar n'est pas victime d'une félonie d'armes. Il a demandé à son amante de lui ôter la vie si elle le soupçonnait d'infidélité. Il meurt du poison qu'elle lui a tendu, mais dans ses bras ... Enfin en 1910, le Théâtre de l'Odéon à Paris fera jouer le drame d'Antar du Syrien Chekriganem .

Ainsi Etienne Dinet, dans son oasis de Laghouat, sera enchanté lui aussi par l'épopée d'Antar mais la fera revivre ni en mots ni en vers ni en notes mais en lavis d'encre sombre et de clair- obscur, en aquarelles aussi colorées que ses chères oasis .



## **Bibliographie**

*Le poème d'Antar* Illustrations d'Etienne Dinet (Henri Piazza Paris 1898)

Antar (traductions E Mériac ( Bibliothèque de France)

Gide André *Amyntas* (1906)

Lamartine Alphonse *Le Voyage en Orient* ( 1832) Fragment du poème d' Antar ( 1832)

Sand George Sand *Gabriel* (1832 et 1854)

*Des chemins et des hommes. La France en Algérie* ( 1830- 1962) Anne - Marie Briat, Janine de la hogue, André Appel, Marc Baroli ( avec la contribution d'Odette Goinard) : Notice sur E. Dinet, suivie d'une bibliographie très complète .( *Mémoire d' Afrique du Nord* ; Harriet 1995)

## Fragments du poème d'Antar

### Alphonse de Lamartine

#### Bédouines syriennes

Le *Roman d'Antar*, qui renvoie à un poète quasi-contemporain de Mahomet, mais qui fut rédigé bien plus tard, commença à être traduit en français autour des années 1830. Lamartine inséra dans son *Voyage en Orient* des extraits de cette épopée bédouine, dont il apparaît ici comme un « passeur », sensible à la voix vivante des conteurs nomades auxquels il s'identifie pendant un instant. Au-delà des différences de langue, de poète à poète, on se comprend.

« Le poème d'Antar est, comme je viens de le dire, la poésie nationale de l'Arabe errant ; ce sont les livres saints de son imagination. Combien d'autres fois encore n'ai-je pas vu des groupes de mes Arabes, accroupis le soir autour du feu de mon bivouac, tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs regards de feu vers un de leurs compagnons qui leur récitait quelques passages de ces admirables poésies, tandis qu'un nuage de fumée s'élevant de leurs pipes formait au-dessus de leurs têtes l'atmosphère fantastique des songes, et que nos chevaux, la tête penchée sur eux, semblaient eux-mêmes attentifs à la voix monotone de leurs maîtres. Je m'asseyais non loin du cercle et j'écoutais aussi, bien que je ne compris pas ; mais je comprenais le son de la voix, le jeu des physionomies, les frémissements des auditeurs je savais que c'était la poésie et je me figurais des récits touchants, dramatiques, merveilleux, que je me récitais à moi-même. C'est ainsi qu'en écoutant de la musique mélodieuse ou passionnée, je crois entendre les paroles, et que la poésie de la langue chantée me révèle et me parle la poésie de la langue écrite ; faut-il même tout dire : je n'ai jamais lu de poésie comparable à cette poésie que j'entendais dans la langue inintelligible pour moi de ces Arabes ; l'imagination dépassant toujours la réalité, je croyais comprendre la poésie primitive et patriarcale du désert ; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle, je voyais l'oasis dressant ses têtes de palmiers d'un vert jaune au-dessus des dunes immenses de sable rouge, les combats des guerriers et les jeunes beautés arabes enlevées et reprises parmi la mêlée et reconnaissant leurs amants dans leurs libérateurs »



## Sophosnibe , reine de Numidie : une Cléopâtre carthaginoise

Annie Krieger - Krynicki

Moins célèbre que la reine d'Égypte, elle fut pourtant, elle aussi aimée, disputée entre deux princes et son destin royal fut tragique. Mais elle n'avait pas pour magnifier son souvenir le décor colossal des Pyramides, le mystère des momies royales et ses temples tout au long du cours majestueux du Nil ; De Carthage, Scipion ne laissa que cendres et le sel fut jeté avec l'anathème sur les ruines fumantes de la cité fondée par Didon, reine de Tyr, autre souveraine fuyant les persécutions de son frère après son veuvage. Il a fallu toute l'imagination de Flaubert pour la ressusciter dans le barrissement des éléphants et le tumulte des mercenaires impayés et révoltés. Sophosnibe naquit après la défaite d'Hannibal à Zama. Elle ne connut pas la splendeur de cette ville-monde qui menaça Rome dans la Méditerranée. Car tout le commerce transitait par ses 220 docks. Ses marchands ( la ville comptait alors un quart de millions d'habitants) envoyaient leurs trirèmes en Espagne dans leur fief de Carthagène chercher le fer des épées, le cuivre, l'or de leurs bijoux ostentatoires et surtout l'argent. Des Bretons leur faisaient apporter l'étain, indispensable pour la fabrication de la statuaire et des ustensiles. Des caravanes, de l'Afrique profonde, convoyaient les éléphants, transportaient les esclaves et les sacs d'or et d'ivoire. La ville étendait son pouvoir sur la Sardaigne; la Corse, les îles Baléares et Malte. Elle avait disputé aux Grecs pendant 300 ans leur domination sur la Sicile. Les guides prétendaient méchamment au 19<sup>e</sup> siècle que les pièces trouvées dans les ruines étaient made in Germany ! En fait, les marchands faisaient circuler des lanières de cuir, légères et souples, frappé du poinçon avec le chiffre de la valeur marchande. Car Carthage ne fabriquait rien, elle importait et revendait même le faux : les amphores scellées au nom de Chios mais dont le vin était fallacieux ou des statuettes de Tanagra venues d'autres ateliers moins renommés et moins chers.

Après la défaite d'Hannibal ( la grâce de Baal ) qui avait fait trembler les petits enfants romains à l'évocation des syllabes de son nom, la ville s'étiolait, privée de ses sources et de ses débouchés. L'intérêt de ses gouvernants se portait vers un autre centre : Cirta ( Constantine ) et la Numidie, qui était le champ clos des chefs de tribus ambitieux. Hasdrubal ( celui dont Baal est l'appui ) lié par un traité depuis Zama qui lui interdisait toute guerre sans le consentement de Rome, n'avait plus pour devenir le maître de la Numidie, que la conclusion d'alliances. Sa fille fut l'enjeu de ces rivalités. Tite- Live la décrit jeune et belle. Elle avait vécu dans la splendeur déclinante des palais aux colonnades effritées, dominés par les temples où se portait sa dévotion : Melkart, protecteur de la cité, Eshmoun, dieu de la richesse, Baal Hamen et ses sacrifices d'enfants par centaine et Tanit au zaimph brodé; ce qui fortifiait son dévouement à Carthage. Hasdrubal fiança sa fille à Massinissa chef de la tribu des Massyles, prince prometteur. Mais Sophosnibe refusa, alléguant à son père qu'il conspirait avec Rome. Publius Cornelius Scipio ( 235 AV JC – 183 AVJC), proconsul d'Espagne après la prise de Carthagène, avançait en effet ses pions en Numidie. Hasdrubal rompit les fiançailles et maria sa fille à Syphax, chef des Masaesytes, autre tribu rivale de celle de Massinissa. Syphax avait eu pourtant un périple politique tortueux : allié de Carthage contre Rome, battu deux fois par Massinissa, il avait conclu, certes de mauvaise grâce mais un traité avec Scipion. Son alliance le fit basculer définitivement dans le camp de la cité.

Sophosnibe s'établit donc, en souveraine de la Numidie occidentale, à Cirta : « Qu'on s'imagine une forteresse naturelle, surgie comme sous la poussée d'un volcan, au milieu d'un cirque de pierres. La ville est toute prête pour un camp retranché. Constantine est le type de la citadelle numide, le modèle agrandi de tous ces bordjs qui s'échelonnent sur les crêtes montagneuses du pays. Ce qui excite une réelle stupeur, c'est la forme presque géométrique de ces entassements rocheux dont le faite monte si haut que d'en bas, on distingue à peine les bâtiments et les travaux de défense qui les dominent. Cela tombe d'un jet perpendiculaire, plus aérien et plus vertigineux que la chute du Rummel qui se précipite en cascade à la sortie des gorges.. Rien qui égale en hardiesse l'élancement du contrefort arrondi dont est flanqué, à l'angle oriental ce bastion formidable. Nulle part peut-être, on ne sent mieux la brutalité terrible de la nature, soulevée par les forces cosmiques de ce rocher .. on le voit terminé par une légère balustrade et par la flèche

d'un cyprès dont la pointe renversée s'enfonce dans un ciel chimérique. On pénètre dans les gorges du Rummel par deux escarpements ...Ce sont comme les linteaux d'une porte géante par où on pénètre dans les gorges. Des gouttelettes suintent à travers les fissures des voutes, des cascades s'abattent dans de grands bassins d'eau stagnantes où pullulent des essaims de moustiques. Entre les cailloux du fond passent lentement des poissons blanchâtres et qu'on dirait aveugles. Des chauves-souris, des éperviers dont les plumes fauves ont la couleur des rochers, éraflent constamment leurs ailes aux pierres du corridor. C'est bien l'aspect sous lequel nous apparaît d'abord cette farouche Constantine (Cirta) ; un nid d'aigles, au-dessus d'une caverne, dans une plaine tourmentée et semée de décombres comme un champ de carnage où se seraient battus des Titans .... Dans le lointain, à travers l'écartement des roches comme par la baie d'un porche monumental, la campagne aride se déploie en un rutillement de cuivre. Les myrtes, les lentisques, les cactus, les aloès y éclatent, tel des ornements de métal et, de distance en distance, émergent de hautes efflorescences calcaires qui ressemblent à des ruines d'édifice. Partout dans Cirta, se retrouve ce caractère d'âpreté et de rudesse primitive... Nous sommes dans le nord sans doute mais un nord-africain où les alternatives de chaud et de froid forment les plus extraordinaires contrastes. Constantine (Cirta) est froide. Je me rappelle ... Elle est comme un raccourci énergique de toute la psychologie africaine, et ensuite parce que l'horreur d'un tel drame accompagne tout naturellement l'horreur d'un tel lieu. Enfin je ne conçois pas Cirta sans Sophonisbe. C'est la silhouette de cette belle jeune femme que j'aperçois toujours à la pointe de la Casbah, dans l'ombre noire des cyprès, penchée sur la frêle balustrade qui la sépare du gouffre et attendant, toute tremblante, l'issue de la bataille où se joue, avec sa vie, le sort de Carthage » (Louis Bertrand)

Le décor est en effet dressé pour la tragédie à venir. Le règne de Sophonisbe sera de courte durée. Scipion lance contre Syphax, Massinissa qui encercle Cirta. Ses troupes escaladent les remparts et pénètrent dans la ville, fracassent les portes du palais. Massinissa surgit face à son ancienne fiancée. Comme Pauline (de Corneille), elle le voit « tout environné de puissance et de gloire ». Lui retrouve la fiancée perdue, sans doute jamais oubliée. Elle a dû percevoir son trouble et se jette à ses pieds : « Les dieux, ton courage et ta fortune t'ont donné plein pouvoir sur nous mais s'il est permis à une captive d'adresser des paroles suppliantes à celui qui est maître de sa vie et de sa mort, s'il lui est permis d'embrasser ses genoux et de toucher sa main victorieuse, je te prie et conjure par la majesté royale dont hier encore nous étions nous-mêmes revêtus, par le nom de Numide qui t'es commun avec Syphax, accorde à mes prières la grâce que je te demande. C'est de disposer de ta captive toi-même et de ne pas me livrer au caprice de quelque Romain orgueilleux et cruel. Ne fusse-je que femme de Syphax, j'aimerais mieux encore dépendre d'un Numide, né comme moi sous le ciel d'Afrique que d'un étranger né sous d'autres climats. Mais, Carthaginoise, fille d'Hasdrubal, tu vois ce que j'ai à craindre d'un Romain. Si tu ne peux rien de plus pour moi, du moins, que la mort m'arrache au despotisme des Romains, je t'en supplie, je t'en conjure. » C'est encore à l'historien Tite-Live que l'on doit ce tableau tragique. Il est vrai que, comme le fera Cléopâtre, la Carthaginoise refuse d'orner le futur triomphe de Scipion au pied du Capitole.

Plutôt mourir que faillir pour ces femmes, pourtant objets et les victimes de ces tractations politiques, livrées par leurs pères aux vainqueurs potentiels. Massinissa, attendri au souvenir du passé, imagine un stratagème pour lui épargner cette humiliation finale. Il lui offre de l'épouser et fait préparer les noces. Mais Scipion est averti de la supercherie et va s'interposer. Sophonisbe demande comme ultime grâce à Massinissa de lui procurer du poison. Toujours selon Tite-Live, Sophonisbe brandit la coupe : « J'accepte ce présent nuptial ». L'action fatale se serait déroulée entre la seconde semaine de juin et le début juillet, en pleine canicule, l'époque la plus turbulente de l'été africain tandis que la moisson s'achève dans la région septentrionale, selon Louis Bertrand. Il s'agit en fait de la période nommée ainsi car Canis, le chien légendaire avait donné son nom à Sirius, étoile principale de la constellation du Grand Chien. A cette époque, le Soleil rejoignait Sirius d'où la chaleur accablante et ...caniculaire. Cette période était très néfaste : meurtres, maladies et médecins impuissants, désordres. Pour conjurer le sort, les Romains sacrifiaient un (ou plusieurs) chien roux, animal qui plaisait à Sirius. Mais ce n'était pas dans les coutumes carthaginoises et le pire s'accomplit ...

## Épilogue

Grâce à l'aide de Massinissa, Scipion s'empara de toutes les villes de Numidie. Il reçut le surnom de l'Africain et obtint le triomphe à Rome. Sophonisbe n'eut pas le déshonneur d'en être l'ornement. Syphax non plus : il mourut en captivité quelques jours auparavant. Massinissa devint roi de toute la Numidie ; il mourut nonagénaire après avoir procréé un

dernier fils ( Il en eut 44) Mais toujours possédé par la soif du pouvoir il menaça la ville de Carthage. Ce fut la 3<sup>ème</sup> guerre punique. Caton obtint la réalisation de son vœu : « Delenda est Carthago ». La destruction fut terrible ; les habitants brûlés, massacrés ou réduits en esclavage. La charrue passa sur le sol et le sel répandu sur les cendres de la cité.

Mais l'espace était ouvert aux instigations des historiens, aux rêveries des romanciers, à la patience des archéologues. Sophosnibe inspirera les dramaturges : Jean Mairet au 17<sup>ème</sup> siècle dans sa pièce, forgera même sa théorie des unités de temps et de lieu pour les auteurs à venir : Pierre Corneille en 1663, Voltaire en 1774 ( bien que nous n'ayons trouvé aucune allusion dans sa correspondance à cette pièce publiée sous le nom de Lanti) et Vittorio Alfieri en 1789. La souveraine inspirera Madeleine de Scudéry qui l'introduisit dans ses Femmes Illustres ou les Harangues en 1642 ( 5<sup>o</sup> Harangue sur sa mort) « Des opéras nombreux ont chanté son courage et sa fierté » .

Mais place à Pierre Corneille et à sa Sophosnibe .

## **Bibliographie**

Tite-Live ( 59AVJC – 16 AP JC ) *Histoire romaine*

Polybe *Histoires* T VI

Pierre Corneille *Sophosnibe* ( 1663 )

Louis Bertrand (1866-1941) : *Le jardin de la mort* ( 1905) ; P Ollendorf. *D'Alger la romantique à Fès la mystérieuse* (1930)

Marcel Amrouche *Terres et hommes d'Afrique* ( 1955-1956)

# Sophonisbe

## Tragédie de Pierre Corneille (extraits)

Interlude

La mort de Sophonisbe

extrait de Pierre Corneille, Sophonisbe, 1663, acte V.

Fille du général carthaginois Hasdrubal (qu'il ne faut pas confondre avec Hasdrubal le Jeune, frère d'Hannibal), Sophonisbe est née quelques années avant le début de la seconde guerre punique (218 av. J.-C.). Son père, devant les revers que commencent à subir les Carthaginois, décide de lui faire épouser le chef numide Syphax.

Celui-ci, après avoir vaincu son rival Massinissa (peut-être auparavant fiancé à Sophonisbe, l'histoire est obscure), s'est rangé du côté des Carthaginois et combat Scipion débarqué en Afrique (204). Massinissa qui s'est rallié aux Romains fait prisonnier son rival et marche sur sa capitale Cirta (Constantine).

Au moment où le roi vainqueur pénètre dans le palais, Sophonisbe, dans tout l'éclat de sa beauté, se jette à ses pieds et le conjure de ne pas la livrer aux Romains, elle, fille du général ennemi Hasdrubal. Ému par tant de larmes et de charmes offerts à ses yeux, le roi tombe amoureux de sa captive qu'il épouse sans plus attendre.

Cependant Scipion, le général romain, a écouté avec bonté les regrets de Syphax d'avoir été entraîné par Sophonisbe contre les Romains. Dérouté par ce mariage subit, le jeune chef romain (il a une trentaine d'années) fait comprendre à son allié Massinissa que Sophonisbe doit mourir. Celui-ci, au désespoir, envoie, en guise de présent nuptial, du poison que Sophonisbe accepte avec grandeur d'âme, préférant la mort à l'esclavage chez l'ennemi romain.

A part Corneille, d'autres dramaturges ont été émus par le destin de Sophonisbe. Ainsi : Gian Giogio Trissino (1414-1515), Georges Montchrestien (1596: La Carthaginoise ou la liberté), Jean Mairet (1634), Voltaire (1770) et Vittorio Alfieri (1789).

### ACTE V

#### Scène première

Sophonisbe, Herminie

- Sophonisbe Cesse de me flatter d'une espérance vaine : Auprès de Scipion ce prince perd sa peine. S'il l'avait pu toucher, il serait revenu ; Et puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

Herminie

- Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace, Il faut un peu de temps pour en obtenir grâce : Moins on la rend facile, et plus elle a de poids. Scipion s'en fera prier plus d'une fois ; Et peut-être son âme encore irrésolue...

Sophonisbe

- Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rends absolue ; Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt, Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.

- Cependant de mon feu l'importune tendresse Aussi bien que ma gloire en mon sort s'intéresse, Veut régner en mon cœur comme ma liberté, Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.

- Quelle bassesse d'âme ! ô ma gloire ! ô Carthage ! Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage ? Et l'amour de la vie en faveur d'un époux Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous ? Ce héros a trop fait de m'avoir épousée ; De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,

- Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour aurait plus fait pour moi que cet excès d'amour. Il devait voir que Rome en juste défiance...

Herminie

- Mais vous lui témoigniez pareille impatience ; Et vos feux rallumés montraient de leur côté. Pour ce nouvel hymen égale avidité.

Sophonisbe

- Ce n'était point l'amour qui la rendait égale : C'était la folle ardeur de braver ma rivale ; J'en faisais mon suprême et mon unique bien. Tous les cœurs ont leur faible, et c'était là le mien. La présence d'Éryxe aujourd'hui m'a perdue ; Je me serais sans elle un peu mieux défendue ; J'aurais su mieux choisir et les temps et les lieux. Mais ce vainqueur vers elle eût pu tourner les yeux : Tout mon orgueil disait à mon âme jalouse Qu'une heure de remise en eût fait son épouse, Et que pour me braver à son tour hautement, Son feu se fût saisi de ce retardement.

- Cet orgueil dure encore, et c'est lui qui l'invite Par un message exprès à me rendre visite, Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant, Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.

- Mais je vois Mézétulle ; en cette conjoncture, Son retour sans ce prince est d'un mauvais augure. Raffermiss-toi, mon âme, et prends des sentiments A te mettre au-dessus de tous événements.

## Scène II

Sophonisbe, Mézétulle, Herminie

Mézétulle

- Si vous pouviez douter encor de son ardeur,

- Si vous n'aviez pas vu jusqu'au fond de son cœur, Je vous dirais...

Sophonisbe

- Que Rome à présent l'intimide ?

Mézétulle

- Madame, vous savez...

Sophonisbe

- Je sais qu'il est Numide.

- Toute sa nation est sujette à l'amour ;

- Mais cet amour s'allume et s'éteint en un jour : J'aurais tort de vouloir qu'il en eût davantage.

Mézétulle

- Que peut en cet état le plus ferme courage ? Scipion ou l'obsède ou le fait observer ; Dès demain vers Utique il le veut enlever...

Sophonisbe

- N'avez-vous de sa part autre chose à me dire ?

Mézétulle

- Par grâce on a souffert qu'il ait pu vous écrire, Qu'il l'ait fait sans témoins ; et par ce peu de mots, Qu'ont arrosé ses pleurs, qu'ont suivi ses sanglots, Il vous fera juger...

Sophonisbe

- Quand reviendra le Roi ? Donnez.

Mézétulle

- Pourrai-je bien vous dire
- A quelle extrémité le porte un dur empire ?
- Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
- Quel est son déplaisir, quel est son désespoir ?
- Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

Sophonisbe

- J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie ; Quand son maître a parlé, c'est à lui d'obéir. Il lui commandera bientôt de me haïr ; Et dès qu'il recevra cette loi souveraine, Je ne dois pas douter un moment de sa haine.

Mézétulle

- Avec sa lettre, Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.
- Billet de Massinisse à Sophonisbe

Sophonisbe lit.

- Il ne m'est pas permis de vivre votre époux ;
- Mais enfin je vous tiens parole,
- Et vous éviterez l'aspect du Capitole,
- Si vous êtes digne de vous.
- Ce poison que je vous envoie
- En est la seule et triste voie ;
- Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
- Pour dégager sa foi.
- Voilà de son amour une preuve assez ample ;
- Mais s'il m'aimait encore, il me devait l'exemple :
- Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
- Il devait de son sort prendre même souci.



- Quel présent nuptial d'un époux à sa femme !
- Qu'au jour d'un hyménée il lui marque de flamme !
- Reportez, Mézétulle, à votre illustre roi
- Un secours dont lui-même a plus besoin que moi :
- Il ne manquera pas d'en faire un digne usage,
- Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
- Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvus
- Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
- Comme eux et comme lui j'en dois être munie ;
- Et quand il me plaira de sortir de la vie,
- De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
- On ne me verra point emprunter rien d'autrui. [...]

#### Scène V

Lélius, Éryxe, Lépide, Barcée

Lélius

- Lépide, ma présence est pour elle un supplice.

Éryxe

- Vous a-t-on dit, Seigneur, ce qu'a fait Massinisse ?

Lélius

- J'ai su que pour sortir d'une témérité
- Dans une autre plus grande il s'est précipité.
- Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle ;
- Sur ce qu'a dit la Reine il est un peu crédule ;
- Pour braver Massinisse elle a quelque raison
- De refuser de lui le secours du poison ;
- Mais ce refus pourrait n'être qu'un stratagème,
- Pour faire, malgré nous, son destin elle-même.
- Allez l'en empêcher, Lépide ; et dites-lui
- Que le grand Scipion veut lui servir d'appui,
- Que Rome en sa faveur voudra lui faire grâce,
- Qu'un si prompt désespoir sentirait l'âme basse,

- Que le temps fait souvent plus qu'on ne s'est promis,
- Que nous ferons pour elle agir tous nos amis :
- Enfin avec douceur tâchez de la réduire
- A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
- A se rendre à Syphax, qui même en ce moment L'aime et l'adore encor malgré son changement. Nous attendrons ici l'effet de votre adresse ; N'y perdez point de temps. [...]

## Scène VII

Lélius, Éryxe, Lépide, Barcée

Lélius

- Mais Lépide déjà revient de chez la Reine. Qu'avez-vous obtenu de cette âme hautaine ?

Lépide

- Elle avait trop d'orgueil pour en rien obtenir : De sa haine pour nous elle a su se punir.

Lélius

- Je l'avais bien prévu, je vous l'ai dit moi-même,
- Que ce dessein de vivre était un stratagème,
- Qu'elle voudrait mourir ; mais ne pouviez-vous pas...

Lépide

- Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
- A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
- Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche :
- « Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
- Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
- Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée :
- J'ai dit qu'en grande reine elle serait traitée,
- Que Scipion et vous en prendriez souci ;
- Et j'en voyais déjà son regard adouci,
- Quand d'un souris amer me coupant la parole :
- « Qu'aisément, reprend-elle, une âme se console !
- Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper ;
- Mais il est hors d'état de se laisser tromper,

- Et d'un poison ami le secourable office
- Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
- Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
- Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
- Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
- J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie
- C'est ce que méritait leur amour conjugal ;
- Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
- Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage ;
- Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
- Digne sang d'un tel père, et digne de régner,
- Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner ! »
- A ces mots, la sueur lui montant au visage,
- Les sanglots de sa voix saisissent le passage ;
- Une morte pâleur s'empare de son front ;
- Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt :
- De sa haine aux abois la fierté se redouble ;
- Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
- Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
- Qui semble moins mourir que triompher de nous.

#### Éryxe

- Le dirai-je, Seigneur ? je la plains et l'admire :
- Une, telle fierté méritait un empire ;
- Et j'aurais en sa place eu même aversion
- De me voir attachée au char de Scipion.
- La fortune jalouse et l'amour infidèle
- Ne lui laissaient ici que son grand cœur pour elle :
- Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
- Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

#### Lélius

- Je dirai plus, Madame, en dépit de sa haine, Une telle fierté devait naître romaine. Mais allons consoler un prince généreux, Que sa seule imprudence a rendu malheureux. Allons voir Scipion, allons voir Massinisse ; Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse ; Et préparez votre âme à le moins dédaigner, Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

Éryxe

- En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne ; Mais ne disposez point, Seigneur, de ma personne ; Et si de ce héros les désirs inconstants...

Lélius

- Madame, encore un coup, laissons-en faire au temps.



L'aqueduc de Carthage en 1912



**Le boxeur tombé par Paul Landowski – 1921- bronze - Prix Olympique en 1930 .**